

ÉVOLUTION DE L'ART MILITAIRE

TOME I

Alexandre Svetchine

CHAPITRE DEUX

La milice romaine. La lutte de Rome contre Hannibal.

Rome à l'époque préhistorique a apparemment connu une période féodale de développement étatique plus avancée que la Grèce.

Les féodaux du Rome préhistorique ont élaboré une aristocratie solide et profondément enracinée dans la société — les patriciens. Avec la chute de la monarchie et la fondation de la République romaine (510 av. J.-C.), l'histoire de Rome devient pour nous accessible dans ses grandes lignes ; nous pouvons nous représenter l'état des forces armées de Rome à partir de cette époque, mais le premier combat dont nous pouvons parler avec certitude, et qui nous permet de voir ces forces armées en action, est la bataille de Cannes.

La vieille ville commerçante de Rome, avec sa petite circonscription de 983 km² (la limite se trouvait à 17 verstes du centre), comptait à l'époque de la fondation de la république environ 60 000 habitants. L'organisation de l'État était caractérisée par le lien étroit entre la ville et la campagne. Le service militaire était obligatoire pour tous les hommes libres, âgés de 17 à 46 ans, soit environ 9 000 personnes. Les citoyens plus aisés – les cavaliers – formaient la cavalerie (600 personnes). Les personnes relativement fortunées se présentaient armées d'un hoplite. Les indigents se présentaient à l'appel avec une lance ou une fronde et accomplissaient principalement un service non combattant.

Pendant toute la période d'existence de la milice, à Rome, le gouvernement accordait une attention particulière à son recrutement : le sénat, sur la base de listes censitaires soigneusement tenues, établissait chaque année une nouvelle répartition du service militaire entre les communautés. L'obligation pour les citoyens de se présenter lorsqu'ils étaient appelés n'était pas seulement proclamée, mais également strictement contrôlée.

Ainsi, une caractéristique essentielle de la milice romaine, tout comme de celle d'Athènes, résidait dans le fait de mobiliser pour le combat les citoyens propriétaires. La base de la milice romaine était initialement composée des classes aisées. Comme nous le verrons, la transition vers le soldat professionnel à Rome, comme en Grèce, était liée au fait de recruter l'armée parmi les pauvres. L'armée professionnelle issue du prolétariat était capable d'atteindre le plus haut niveau d'art militaire, mais elle fut beaucoup moins liée à la république bourgeoise et dépourvue de la stabilité politique qui faisait la gloire de la milice romaine, recrutée parmi les classes dominantes et les paysans.

La République romaine n'était pas riche, elle constituait son trésor par le biais des impôts sur les citoyens, et non par des contributions de la part des alliés, comme Athènes ; néanmoins, le milicien recevait à Rome une ration qui était évaluée à 75 deniers par an, ainsi qu'un salaire annuel de 45 deniers.

Légion. Comme, au lieu d'un monarque, l'armée était soumise à deux maires élus de la ville—les consuls, elle était elle-même divisée en 2 parties, chacune comprenant 4 500 hommes (3 000 fantassins, 300 cavaliers, 1 200 non militaires et légèrement armés), qui reçurent le nom de légion. Avec l'augmentation de la population, le nombre de légions augmentait également. Ainsi, la légion constituait une division administrative, tandis qu'en ordre de bataille, toute l'armée formait une masse compacte—la phalange.

Répartition par âge. À la fin du IV^e siècle av. J.-C., la répartition des miliciens en fonction de leur situation patrimoniale avait disparu ; l'État était déjà suffisamment riche pour fournir aux miliciens insuffisamment pourvus l'armement qui leur manquait. La composition non disciplinée de la légion (29 % contre 50 % chez les Grecs) était composée d'éléments moins fiables, principalement issus de la population des régions récemment conquises.

La troupe de ligne a commencé à se diviser par âges en plus jeunes — *hastati* (1200 personnes), moyens — *principes* (autant), et plus âgés — *triarii* (600), les unités de *hastati* — *manipules* — formant les rangs avant de la phalange, les *manipules* de *principes* — les rangs moyens, et les *triarii* — les rangs arrière. Organiser les soldats professionnels de cette manière : chaque mercenaire recevait un salaire égal, le danger devait être partagé équitablement ou au hasard. Lorsque Rome, après Cannes, commença à passer à l'armée professionnelle, cette division par âges disparut en réalité. Mais dans la milice organisée, une telle division reflétait la situation : les jeunes plus ardents et physiquement forts supportaient tout le poids du combat rapproché, tandis que les pères de famille, comme dans la Landwehr allemande, ne s'exposaient au danger qu'en cas extrême, lorsqu'il fallait combler une brèche dans la phalange.

Manipules. Les *hastati*, *principes* et *triarii* étaient regroupés en 10 manipules, chacune forte de 120 hoplites (60 pour les *triarii*). Les *manipules* étaient disposées en 6 rangs en profondeur et comptaient donc, pour les *hastati* et *principes*, 20 hommes par rang, et pour les *triarii*, 10 hommes par rang. Chaque *manipule* était divisée en deux centuries, disposées côte à côte. Le front d'une légion était constitué de 10 *manipules* de *hastati*, soit 200 hommes sur le front. Entre les *manipules* subsistaient de petits intervalles — des espacements. La fonction de ces espacements dans la phalange générale était très importante. Lorsque l'armée romaine — parfois plus de dix légions, occupant un front d'une ou deux verstes — avançait, le maintien de la direction, notamment sur un terrain accidenté, était très difficile pour tout le front. On sait combien il est difficile de faire avancer, même sur un terrain plat, lors d'une marche cérémonielle suivant une direction tracée, une compagnie déployée — souvent seulement 50 hommes en un seul rang — sans rompre l'alignement ou créer des brèches. En conditions de combat, avec 2000 à 3000 hommes en première ligne, les brèches, parfois assez importantes, étaient fréquentes. Combattre ces brèches en arrêtant et réalignant les troupes nuirait à la rapidité des manœuvres et ne serait qu'un palliatif. Pourtant, chaque brèche dans la phalange, en exposant deux flancs non protégés, constitue un passage potentiel dans l'ordre de bataille et peut mener à la défaite. C'est pourquoi les Romains accordaient une autonomie non pas tactique mais seulement de formation à chaque *manipule*. Un rang de 20 hommes, même de miliciens inexpérimentés, peut facilement être entraîné à se déplacer sans créer de brèches. Chaque *manipule* avait son insigne (elles se réalignaient lors de l'avancée générale), et chaque milicien devait ne jamais s'en écarter ni perdre sa place dans la *manipule*. Les intervalles entre les *manipules*, très petits, amortissaient les chocs lors du mouvement, lorsque les manipules se rapprochaient puis s'écartaient légèrement. Normalement, au moment du combat au corps à corps, ces intervalles disparaissaient du fait d'un placement plus libre des hommes pendant l'attaque et la lutte armée. Mais si, comme cela s'est souvent répété, le contact avec l'ennemi se produisait dans une brèche formée entre deux manipules de *hastati*, celle-ci était automatiquement comblée par la *manipule* de principes ou par sa centurie se tenant en arrière, si une *manipule* entière ne pouvait y entrer. Pour cette raison, les *manipules* de *hastati*, *principes* et *triarii* n'étaient pas alignées tête-bêche, mais comme dans un mur de briques — le centre des manipules suivantes se trouvant décalé par rapport aux joints des manipules précédentes.

Les intervalles entre les *manipules* représentaient également cette opportunité, car ils permettaient d'utiliser des armes de jet de manière beaucoup plus étendue. Dans une phalange continue, les combattants bien armés en avant devaient reculer à temps vers les flancs pour ne pas être écrasés entre deux fronts s'avançant l'un vers l'autre, ce qui, compte tenu de la faible portée des armes de l'époque, donnait la possibilité aux soldats bien armés d'agir principalement sur les flancs. Les interstices entre les *manipules* permettaient en outre aux soldats bien armés de se faufiler à travers eux jusqu'au moment de l'affrontement décisif et, ainsi, de rester relativement longtemps devant le front.

Aussi évidents que soient les avantages de la formation en *manipule* de la phalange, pour adopter une telle formation, il ne suffit pas d'en deviner l'existence ou d'en connaître les principes. Il faut une prémisse sur le plus haut degré de cohésion, sur le plus haut degré de confiance envers les camarades et sur les plus grandes réalisations en matière de discipline. Pour le Grec insuffisamment discipliné, seul un puissant sentiment de solidarité, seule l'évidence tangible de l'absence de brèches dans la phalange lui donnait la certitude qu'au moment de l'affrontement, il ne serait pas livré à lui-même. Le milicien romain, élevé dans des conditions de discipline de fer, s'élançait vers une brèche prête à s'ouvrir dans une phalange continue, convaincu qu'au moment du choc, cette brèche serait comblée, et deux rigoureux conducteurs de la discipline romaine — deux centurions — *feldwebels*, postés derrière dans la *manipule* des *principes*, chargés de commander et de pousser nécessairement leurs hommes dans la brèche, avaient suffisamment d'autorité apparente pour soutenir cette confiance.

Armement. La seconde moitié du IV^e siècle voit également l'installation du type définitif d'armement du légionnaire romain. La lance, qui n'était pas pratique pour le combat rapproché, n'était conservée que par les *triarii*, qui participaient à peine à la mêlée. L'arme principale du légionnaire était l'épée ; au lieu de la lance, les *hastati* et les *principes* avaient le *pilum* — une lance courte, un javelot ; arrivés à proximité, les deux premières lignes des *hastati*, sur un signal général, lançaient leurs *pilums*, et après ce déchargement, la phalange romaine se précipitait rapidement au corps à corps, dégainant ses épées.

1 200 non-combattants et soldats légers étaient répartis administrativement par groupes de 40 personnes par *manipule*. Ainsi, pour 6 *hastati*, ou *principes*, et 3 *triarii*, il y avait 2 non-combattants. Environ 200 soldats légers participaient au combat devant le front de la légion. Si ce dernier avait un flanc découvert, un petit nombre de soldats légers pouvait également y prendre part au combat. Une petite partie suivait les *triarii* pour évacuer les blessés, tandis que la majorité restait pour garder le camp.

La supériorité des Romains en matière de tactique ne découlait pas de la créativité dans l'art militaire sur le champ de bataille, mais de la supériorité de la discipline, de l'armement et de la méthode établie d'attaque rapide des masses denses d'infanterie (normalement 15 rangs). La cavalerie romaine, qui continuait à être recrutée parmi les citoyens les plus riches et se plaçait sur les flancs, ne se distinguait ni par un art particulier ni par la bravoure. Comme la phalange grecque, la phalange romaine ne pouvait frapper que dans une seule direction, et peu importe le nombre de légions qui la composaient, elle était presque sans défense en cas d'attaque ennemie venant de plusieurs côtés. Les *manipules* ne constituaient pas des unités tactiques capables de manœuvres indépendantes, et il n'y avait pas de cadre de commandement pouvant coordonner et exécuter des manœuvres tactiques avec une partie de toute l'infanterie.

La composition de l'état-major de la milice romaine mérite une attention particulière. L'état-major supérieur représentait les plus hauts fonctionnaires civils. Les commandants civils, les consuls — (maires romains) et les généraux presque tout aussi civils — légats — ainsi que les officiers d'état-major — tribuns, commandant des légions individuelles, étaient, dans la majorité des cas, de jeunes hommes d'origine aristocratique, avec peu d'expérience militaire. Un tel état-major supérieur pouvait suivre un certain schéma de combat, mais il était incapable de créativité et d'initiative sur le champ de bataille. Même lorsque Rome passa à des armées professionnelles et militaires, cette conservation de la commandement entre les mains de la magistrature civile s'avéra possible. Les gouverneurs et administrateurs romains — proconsuls et préteurs — commandaient toutes les troupes des provinces qui leur étaient confiées. Le plus haut commandant romain n'était pas un chef, il ne donnait pas l'exemple aux soldats au combat, mais constituait une autorité qui donnait des ordres. C'est impensable avec des troupes insuffisamment disciplinées ; c'était impensable en Grèce, et surtout impensable au Moyen Âge, lorsque le roi ou le duc sur le champ de bataille n'était que le premier chevalier de son armée). La milice romaine était une armée régulière idéale, gouvernée par la loi,

étonnamment disciplinée, un instrument exceptionnellement obéissant, comme si elle avait été créée pour recevoir des ordres.

La discipline romaine. Le guide de cette discipline était l'officier subalterne, choisi parmi les légionnaires les plus fiables, expérimentés et corrects, ayant une position sociale modeste, et remplissant approximativement les fonctions du maréchal des logis moderne (centurion). Cependant, son type s'est définitivement formé lorsque les campagnes se sont multipliées et allongées, et lorsque Rome est passée au soldat professionnel. Forts, énergiques, autoritaires, bien qu'issus du peuple, les centurions romains surveillaient tous les détails du service ; ayant en main la vigne, ils punissaient immédiatement, dans l'ordre de la gestion, chaque manquement, chaque faute du légionnaire. La cavalerie romaine, en raison des conditions de son recrutement, se distinguait fortement par sa discipline de l'infanterie et, par conséquent, lui cédaient toujours la gloire de la victoire.

Le consul était investi du droit d'imposer la peine de mort de manière disciplinaire. Il fut précédé par des licteurs armés de haches et de faisceaux de verges, ce qui était non seulement un emblème du pouvoir qui lui était accordé par la loi, mais aussi un ordre pour son exécution sur-le-champ. Le consul avait le droit de décimer, c'est-à-dire la peine de mort imposée à la dixième partie de formations de combat entières, et une telle peine de mort en masse comme punition disciplinaire pour service irrégulier n'était pas un vain mot, mais a été appliquée dans la pratique (par exemple, par Antoine dans la campagne contre les Parthes). L'officier d'état-major, le tribun, avait le droit d'imposer les châtiments corporels les plus stricts, pouvant aller jusqu'à la lapidation, qui équivalait à la peine de mort ; Le survivant de ce châtiment devait quitter la République pour toujours sous peine de mort. Une heure était nécessairement condamnée à la lapidation, découverte par un centurion qui faisait une ronde, endormi, et le centurion lui-même, s'il cachait et ne signalait pas ce délit à ses supérieurs.

Le véritable test de la discipline réside dans les travaux de fortification. Il fallait convaincre longuement l'hoplite grec pour qu'il prenne la pelle ; le légionnaire romain, en revanche, après la marche la plus épuisante, ne pensait pas au repos sans avoir encore renforcé son camp par un fossé avec parapet, complété par un palissade. Le mot allemand *Fürst* (prince) vient de *Erst* — premier. La milice romaine. La lutte de Rome contre Hannibal. Le légionnaire romain lourdement armé portait sur lui l'outil de tranchée et parfois même les palissades pour le camp, si celui-ci devait être installé dans un endroit sans bois.

L'art militaire romain se distinguait par cette discipline de fer, grâce à laquelle il a été possible de créer un État mondial. La forme républicaine d'organisation de l'État non seulement ne permettait pas de saper la discipline et l'autorité de la loi, mais les élevait au rang de sacré.

Non seulement la sévérité et l'intransigeance des sanctions disciplinaires et la surveillance continue des centurions contribuaient à élever la discipline à un tel niveau, mais également les exercices de formation en ligne. Les manipules étaient entraînés à maintenir leur formation en toutes circonstances. Plusieurs manipules apprenaient à se déplacer en front déployé, en conservant les intervalles choisis.

Basé sur un modèle réussi et sur une discipline majestueuse, l'art militaire romain a permis de faire face avec succès à de faibles adversaires, de conquérir toute l'Italie, mais a mis la République au bord de la ruine lorsque son adversaire était un grand général — Hannibal, qui disposait d'une armée professionnelle étroitement soudée, avec un état-major supérieur superbement choisi et formé tactiquement.

L'importance de la deuxième guerre punique. La deuxième guerre punique (218-201 av. J.-C.) a une importance exceptionnelle dans l'histoire de l'art militaire. Tout d'abord, une partie des événements de cette guerre peut être établie de manière tout à fait scientifique. Dans l'histoire des batailles de l'Antiquité et du Moyen Âge, nos connaissances sur Cannae sont les plus exactes. Carthage a été détruite ; aucune ligne de la littérature carthaginoise originale ne nous est parvenue, mais les historiens romains et grecs anciens disposaient de sources

fiables sur la deuxième guerre punique, tant du côté romain que du côté carthaginois ! Delbrück, dans les pages exceptionnellement profondes consacrées aux actions des Carthaginois à Cannes dans l'œuvre de Polybe, voit ainsi clairement la voix d'Hannibal lui-même, un rapport ayant atteint Polybe par des intermédiaires. Deuxièmement, dans cette guerre, nous voyons le plus grand commandant de l'histoire — Hannibal. Comme Napoléon, Hannibal termina sa carrière militaire par une lourde défaite, mais la gloire de ces deux grands généraux vaincus n'est pas diminuée par leur fin malheureuse. Hannibal avait dans son état-major, tout comme Alexandre le Grand, des historiens grecs et, apparemment, il connaissait l'histoire des campagnes d'Alexandre le Grand. Troisièmement, au cours de cette guerre, l'art militaire des Romains connut une énorme évolution. Le talentueux chef romain, Scipion l'Africain, parvint à percer le secret des victoires d'Hannibal et à réorganiser la milice romaine selon les nouvelles exigences engendrées par les ambitions de Rome pour la domination universelle.

Carthage, par sa situation géographique, se distinguait de Rome par l'absence de sa propre campagne peuplée de paysans de la même nationalité. Les habitants africains, Libyens et Numides, nomades des étapes proches de Carthage, avaient peu de choses en commun avec les Sémites cultivés de la ville. C'est pourquoi Carthage était principalement une puissance maritime : elle occupait des îles, s'enrichissait grâce au commerce maritime dans la partie occidentale de la Méditerranée et occupait une position monopolistique dans l'océan Atlantique, s'assurant des deux rives du détroit de Gibraltar. Son armée terrestre se composait exclusivement de mercenaires, principalement des étrangers ; parmi ces professionnels de la guerre se trouvaient de nombreux Grecs, et pendant la première guerre punique, les Carthaginois assimilèrent de Xanthippe, stratège grec, tous les acquis de l'art militaire grec. La première guerre punique (264-242 av. J.-C.) entraîna la perte de la Sicile, et avec elle la domination maritime ; à la deuxième guerre punique, Carthage ne pouvait aligner que 70 trières contre 120 trières de Rome. Les révoltes ultérieures des mercenaires après la démobilisation de la première guerre mirent la République au bord de la catastrophe ; sur l'île de Sardaigne, tous les chefs puniques et leurs états-majors furent massacrés par les soldats, et Rome saisit cette île comme un bien sans maître (238 av. J.-C.).

L'armée carthaginoise. Hannibal, général carthaginois, héros de la première guerre punique, surnommé « Barcas », c'est-à-dire l'éclair, en raison de son énergie, a maîtrisé une terrible mutinerie de soldats, rassemblé autour de lui un cadre militaire expérimenté, est parti avec eux sur la péninsule ibérique et l'a conquise jusqu'au fleuve Èbre, créant ainsi une compensation pour la Sicile perdue. Les zones conquises regorgeaient de riches mines d'argent. L'armée vivait sans l'aide de Carthage et se sentait autonome.

La politique d'Hamilcar après sa mort a été poursuivie par Hasdrubal, son gendre. Rome n'a pas empêché cette expansion de l'influence carthaginoise, car elle était occupée par la conquête de la Gaule cisalpine (bassin du fleuve Pô), mais elle a lié Hasdrubal par la promesse de ne pas traverser la rive nord de l'Èbre.

Après la mort de Hasdrubal, l'armée proclamait Hannibal, fils d'Hamilcar, comme son chef. Carthage a été obligée de le reconnaître comme son général. À Carthage, le soutien d'Hannibal était le « Barcides » — le parti de guerre, le parti de la haine envers Rome. Hannibal ne pouvait conserver sa position que par des opérations militaires réussies — et il assiégea et prit Saguntum, une colonie grecque alliée à Rome. Sur la demande de Rome de livrer Hannibal, Carthage ne pouvait répondre que par un refus. Le prétexte à la guerre entre les deux rivaux pour la domination en Méditerranée était donné, et la lutte décisive commença.

Hannibal a pris l'initiative. Il disposait d'une armée professionnelle profondément loyale envers lui ; les mêmes mercenaires qui avaient tué tant de fois leurs commandants carthaginois restaient disciplinés et obéissants à Hannibal en toutes circonstances. Hannibal est peut-être le seul chef militaire à ne pas avoir eu à faire face à des troubles et des rébellions

des soldats. Son armée, composée de vétérans africains complétés par un contingent d'Ibériques (sur la péninsule Ibérique), dépassait 50 000 hommes et formait des unités tactiques autonomes qui pouvaient manœuvrer sur le champ de bataille sous la direction de généraux expérimentés. La supériorité tactique de l'armée d'Hannibal sur la milice romaine était indéniable, et elle était encore renforcée par le fait qu'Hannibal disposait d'une cavalerie incontestablement supérieure. Les Numides, alliés d'Hannibal, lui fournissaient une excellente cavalerie légère, tandis que la cavalerie lourde carthaginoise pouvait non seulement porter de puissants coups mais constituait également une force régulière sous le commandement d'officiers formés encore sous Hamilcar, et elle était tellement disciplinée qu'elle ne se lançait pas à la poursuite du butin mais était capable de manœuvrer sur le champ de bataille sous les ordres du commandant. C'étaient les cuirassiers de l'Antiquité.

Le plan d'Hannibal. Disposant d'un outil tactique aussi supérieur et tenant compte de la faible formation professionnelle des chefs de l'armée romaine, Hannibal ne pouvait pas craindre de rencontrer sur le terrain des forces deux fois supérieures. Il a élaboré un plan audacieux pour traverser les Pyrénées, le Rhône et les Alpes jusqu'en Italie, battre les troupes romaines sur le terrain et s'emparer de Rome pour la détruire. Avec la domination des Romains sur la mer, déployées dépassaient d'une fois et demie le nombre de troupes que Rome avait mobilisées lors des guerres précédentes. Le travail visant à renforcer la puissance militaire carthaginoise n'avait pas été pris en compte par Rome. De plus, les forces disponibles étaient réparties en trois armées presque égales : l'une devait maintenir les Gaulois de la vallée du Pô sous contrôle, la deuxième se dirigeait vers l'Espagne pour y contenir Hannibal, mais n'a même pas eu le temps de l'avertir en Gaule, lors des traversées du Rhône, et la troisième se concentrait en Sicile pour transférer le combat dans les environs de Carthage. Cette dispersion stratégique des forces a déterminé la défaite progressive des premiers et meilleurs légions de la milice romaine.

C'était le seul moyen de transférer les opérations militaires sur le territoire romain. Hannibal a dû renoncer aux communications avec l'arrière ; ses espoirs reposaient sur la possibilité de créer une base en avant, dans les régions d'Italie qui se détourneraient de Rome. Ce n'est qu'au moment de la chute de Sagunt que Rome décida de mobiliser ses forces ; en raison de l'impopularité de la guerre parmi les alliés et les classes les plus pauvres de la population romaine, la mobilisation fut incomplète ; cependant, les forces Le plan d'Hannibal conduisait à l'invasion de l'Italie et à la prise de la capitale ennemie—Rome. Cependant, il fut bientôt obligé de modifier son objectif initial. En effet, l'armée carthaginoise rencontra une forte résistance des tribus gauloises qui habitaient la région entre l'Èbre et les Pyrénées. Hannibal dut mener une lutte acharnée contre les Gaulois également lors des passages du fleuve Rhône, ainsi que dans les Alpes. À travers les Alpes, il amena un peu plus de 20 000 soldats. Le siège de Rome nécessitait cinq fois plus de forces, surtout en l'absence d'un approvisionnement maritime et dans l'obligation de contrôler simultanément une vaste région capable de soutenir l'armée assiégeante. La première tâche d'Hannibal était de renforcer son armée. Une partie importante de la Gaule cisalpine, dans laquelle il descendit des Alpes, se révolta immédiatement ; c'est là qu'Hannibal établit une base intermédiaire et y passa l'hiver.

Cependant, les Gaulois cisalpins, qui avaient fait appel à Hannibal, ne furent pas en mesure de lui fournir les forces nécessaires pour le siège de Rome. Alors Hannibal fixa un nouvel objectif : passer en Italie du Sud, en partie grecque. Lors de la première guerre punique, les Grecs italiens soutenaient Rome ; Carthage, qui dominait les mers, représentait un concurrent dangereux pour leur commerce. Avec la chute de la suprématie maritime de Carthage, cette rivalité disparut. Hannibal pouvait compter sur la défection et l'aide de ces riches mais peu fiables alliés de Rome. Mais avec ses nouveaux alliés, Hannibal faisait face à la lourde tâche de les défendre, ce qui, sous la domination romaine de la mer, représentait une tâche extrêmement difficile.

Ainsi, les forces dont Hannibal disposait ne lui ont jamais permis de passer à la réalisation de son plan dévastateur ; il n'a tenté à aucun moment de passer de la menace contre Rome à l'attaque de cette ville.

Quand, après les victoires sur la rivière Tessin, sur la rivière Trébie et sur le lac Trasimène, Hannibal écrasa complètement les Romains à Cannes, la défection des Italiques vis-à-vis de Rome commença réellement.

Capoue et Tarente, les deuxième et troisième villes après Rome par taille, ainsi qu'une série de petites villes et cantons, passèrent du côté d'Hannibal. Syracuse se rallia également à lui. La stratégie et la politique d'Hannibal étaient conçues pour cela. Seule un tiers de l'Italie constituait un territoire pleinement intégré de la République romaine, les deux tiers restant étaient des régions subordonnées, n'ayant pas encore oublié leur ancienne indépendance. C'est vers elles qu'Hannibal se tourna, soulignant qu'il était venu en Italie non pour conquérir, mais pour libérer les peuples ; les prisonniers italiques étaient renvoyés chez eux afin de répandre la nouvelle de sa puissance et de sa noblesse, tandis que les prisonniers romains étaient vendus par milliers comme esclaves. L'armée d'Hannibal resta en Italie pendant 16 ans, maintenant sa supériorité tactique. Mais la constitution de la République romaine s'avéra suffisamment solide pour résister à son influence lourde et déstabilisante. Malgré les défaites et la destruction par Hannibal de trois armées, Rome ne retira pas ses garnisons des frontières instables et mobilisa jusqu'à 10 % de l'ensemble de la population de l'État. Malgré d'énormes pertes, parmi les territoires pleinement intégrés à la République romaine, qui comptaient au début de la guerre 1 million d'habitants, 22 ou 23 légions furent levées (au maximum — quatre ans après Cannes). Et si les alliés, dans l'ensemble, ne se désengagèrent pas, si la vie économique ne s'arrêta pas après la mobilisation générale de la population adulte, si 16 ans de déplacements de l'armée ennemie sur le territoire de Rome n'eurent pas de conséquences générales, la décomposition ainsi que la stratégie et la politique d'Hannibal ont échoué, cela ne prouve pas la fausseté de la voie qu'Hannibal suivait, mais prouve que l'État romain, la constitution romaine, la solidité de la classe dirigeante, la solidité des liens qui unissaient Rome aux peuples conquis, ont résisté à l'épreuve la plus difficile.

La stratégie d'Hannibal a suscité à son époque de vives critiques de la part de ceux qui ne la comprenaient pas ; ainsi, au chef de la cavalerie punique, Maharbal, appartient la célèbre expression selon laquelle Hannibal sait gagner, mais ne sait pas tirer parti de ses victoires.

La stratégie de Fabius Cunctator. Face à la supériorité tactique évidente des généraux et des forces carthaginoises sur les Romains, qui s'est révélée lors des premiers combats, et à l'incapacité des Carthaginois à attaquer les forces romaines dans les camps fortifiés, ainsi qu'à l'absence pour Hannibal de moyens et de possibilités de se livrer à des sièges, la stratégie romaine qui s'imposait naturellement devait consister en l'évitement du combat, en le siège et en la punition des villes qui se détournaient d'eux (Capoue fut assiégée et prise par les Romains sous les yeux d'Hannibal, qui ne pouvait percer la ligne de fortifications et s'efforçait vainement de forcer les Romains à lever le siège, avançant jusqu'aux portes mêmes de Rome), dans une lutte énergique sur les théâtres secondaires. Telle était la stratégie du dictateur Quintus Fabius Maximus, surnommé Cunctator, une stratégie approuvée également par le Sénat. Cependant, les plébéiens romains, réticents à s'engager dans cette guerre difficile, considéraient sa prolongation comme un désastre pour les pauvres ; une véritable agitation démagogique s'organisa contre la stratégie prudente du Cunctator ; un plébiscite accorda les mêmes droits militaires au maître de la cavalerie Minucius Rufus, partisan des actions actives, qui faillit périr avec toute son armée dans le piège tendu par Hannibal ; sauvé par Fabius Cunctator, il lui remit ensuite ses pouvoirs. Alors, après l'expiration des pouvoirs dictatoriaux du Cunctator, les plébéiens romains élirent parmi les consuls leur candidat, Terrence Varro ; et comme l'autre consul, Émilien Paul, représentait les vues prudentes du Sénat et des patriciens et était soupçonné de vouloir prolonger la guerre, la direction de l'armée romaine combinée opérant contre Hannibal fut confiée à non pas un, mais deux consuls, alternant le

commandement chaque jour, contre le bon sens. Terrence Varro, le jour qui lui revenait de commander, engagea Hannibal dans la bataille de Cannes (216 av. J.-C.).

Cannes. Hannibal, malgré la double supériorité des Romains, était convaincu de la victoire lorsque les Romains sortirent sur la plaine, où la cavalerie carthaginoise pouvait manœuvrer librement. Mais une simple victoire ne suffisait pas pour Hannibal — il lui fallait l'anéantissement complet de l'armée romaine, et cet objectif, il se l'était clairement fixé.

Les Romains (55 000 hoplites, 8 000 soldats légers, 6 000 cavaliers plus une garnison de 10 000 laissée dans le camp) étaient disposés en une phalange particulièrement profonde (maniples — 10 hommes sur le front, 12 en profondeur), en tout au moins 34 rangs ; une telle profondeur était dictée par le désir de développer une poussée maximale sur le front sans trop compliquer l'avancée par une longueur de front trop importante pour l'infanterie, qui atteignait déjà une longueur d'environ une mille cinq cents pas (1700 hommes sur le front). La cavalerie était répartie sur les flancs. Le champ de bataille choisi par Varron sur la rive nord de l'Aufide était une plaine d'environ 3 milles de large, limitée au sud par une rivière et au nord par des buissons ; les buissons et la rivière offraient une certaine protection aux flancs des Romains contre les attaques de la cavalerie ennemie supérieure.

Hannibal a déployé son armée sur le champ de bataille en six colonnes. Les deux colonnes centrales, totalisant 20 000 hommes, étaient composées d'infanterie espagnole plus faible et de mercenaires gaulois récemment enrôlés. Elles étaient encadrées par deux colonnes de 6 000 vétérans africains aguerris. Enfin, les colonnes de flanc étaient purement de cavalerie — sur le flanc gauche, toute la cavalerie lourde des cuirassiers de Hasdrubal, sur le flanc droit, la cavalerie légère, principalement numide. Au total, la cavalerie carthaginoise comptait 10 000 chevaux. La parité en nombre avec les Romains de la cavalerie légère dissimulait le front d'Hannibal.

Cherchant à anéantir l'ennemi, Hannibal, face au puissant front romain — 16 légions — a déployé seulement 20 000 hommes de ses colonnes moyennes. Ces unités devaient supporter toute la pression romaine et subirent les plus lourdes pertes. Il aurait été très tentant de déployer ici l'infanterie la plus fiable, car la réussite du plan d'Hannibal — l'encerclement de l'ennemi — dépendait de sa capacité à résister au choc romain. Mais Hannibal ne sacrifia pas l'avenir véritable et ne déploya pas sa garde africaine, dont les pertes étaient irréparables. Pour donner un soutien moral aux Espagnols et aux Gaulois, Hannibal, avec son frère Mago et son état-major, se plaça derrière eux, au centre : ses soldats relativement jeunes combattaient sous ses yeux. L'infanterie africaine, destinée à frapper les deux ailes de l'ennemi, resta non déployée en colonnes derrière la jonction entre l'infanterie centrale et les ailes de cavalerie et commença son manœuvre sur ordre spécial d'Hannibal. L'aile de cuirassiers gauche était destinée à une manœuvre décisive ; cependant, si elle battait et repoussait prématurément la cavalerie romaine alors que l'infanterie romaine n'était pas encore engagée, cela aurait permis au commandant ennemi de se soustraire au combat et de se replier. La cavalerie devait frapper au moment où l'infanterie serait suffisamment rapprochée, rendant impossible toute esquiv.

La bataille a commencé. Gazdrubal, avec les cuirassiers, a renversé les cavaliers romains, a envoyé une troupe en aide aux Numides qui combattaient les cavaliers romains de l'aile gauche, et a forcé la cavalerie romaine à prendre la fuite, laissant les légions à leur sort. La principale masse de cavalerie de Hasdrubal se jeta sur l'arrière de la phalange romaine et força d'abord les rangs arrière des *triarii* à se retourner, puis à s'arrêter avec toute la phalange.

Sur le front, après un court combat des légers armés, les Romains ont attaqué résolument les Gaulois et les Espagnols, leur infligeant de lourdes pertes et ont forcé le centre carthaginois à reculer. La présence personnelle d'Hannibal ici a empêché les Gaulois de rompre le front et de fuir. Au moment décisif, sous l'effet d'une attaque par l'arrière, la phalange romaine s'est arrêtée.

L'arrêt de la phalange signifiait sa mort. Les Africains frappaient les flancs, légèrement armés, et la cavalerie lançait des javelots et des flèches depuis l'arrière. Seules les rangées extrêmes de la foule encerclée de légionnaires romains pouvaient utiliser leurs armes — les arrière-rangs pouvaient accroître la poussée en cas d'attaque, mais en cas d'arrêt de la phalange, ils n'étaient que des cibles pour les pierres, les javelots et les flèches. Sentant la victoire, les mercenaires carthaginois pressaient énergiquement partout ; plus les Romains étaient serrés, plus il leur était difficile d'utiliser leurs armes, et leur situation devenait désespérée. Après un long carnage, 48 000 Romains furent tués, 6 000 faits prisonniers ; peu réussirent à s'échapper ; à partir des restes de 16 légions, les Romains ne purent reformer que 2 légions. Les Carthaginois perdirent environ 5 700 hommes tués et de nombreux blessés ; les pertes frappèrent principalement le centre — parmi eux, 4 000 Gaulois furent tués.

Hannibal osa, disposant d'une infanterie deux fois plus faible, manœuvrer pour envelopper les deux flancs ennemis, pour encercler l'ennemi. Cannas représente un exemple immortel d'une bataille exceptionnelle visant à l'annihilation totale de l'ennemi. La manœuvre comportait un risque — le centre carthaginois faible devait « supporter toute la charge du combat jusqu'à l'entrée de la cavalerie à l'arrière et l'attaque sur les flancs.

Les Romains étaient impuissants face aux tactiques d'Hannibal. S'ils avaient disposé de grandes unités sous le commandement de chefs responsables, capables de se déployer sur trois fronts pendant que leur phalange se rendait sur un quatrième, ils auraient pu arracher la victoire à Hannibal. Mais dans la milice romaine, il n'y avait ni unités tactiques capables de manœuvrer de manière autonome, ni chefs privés préparés. Les 16 légions étaient rassemblées côte à côte et formaient une seule masse, incapable de manœuvres fragmentées. La milice ne pouvait exécuter qu'un seul schéma d'attaque simple et constituait une proie facile pour l'armée professionnelle d'Hannibal, tactiquement entraînée et dirigée par des généraux expérimentés.

La tactique linéaire de Scipion l'Africain. La bataille de Cannas faillit faire exploser les fondations de l'État romain, faillit provoquer sa désintégration générale. Pendant 14 ans après elle, les Romains n'osèrent pas affronter les Carthaginois sur un champ ouvert. Mais pendant ces 14 années, la milice romaine acquit progressivement les qualités et l'endurcissement d'une armée permanente, devenant manœuvrable. Chaque année, Rome formait deux légions de jeunes hommes — de cette manière, la division par âge perdit son sens. Les chefs se perfectionnaient, surtout sous l'influence du génial organisateur promu par Rome — Scipion l'Africain. Peu à peu, il saisit le secret de la supériorité tactique des Carthaginois et s'efforça de démembrer l'ordre de bataille romain, rendant les différentes parties capables de manœuvrer de manière autonome. Les manipules de trois se regroupèrent en cohortes — une sorte de bataillon ; au début, il représentait une unité administrative de 500 à 600 combattants, puis il commença à représenter une unité tactique distincte capable de manœuvrer de manière autonome. Comme la légion avait perdu la division par âges, les hastati, principes et triarii reçurent la même capacité de combat. Scipion augmenta considérablement la distance entre les manipules des hastati et des principes. Les principes de Scipion l'Africain ne représentaient plus seulement les lignes arrière de la phalange, ayant pour tâche exclusive de combler les interstices entre les manipules des hastati, mais devenaient une deuxième ligne de l'ordre de bataille. Entre Cannas et Zama, l'évolution de la tâche des principes passa d'un simple soutien à une ligne. On appelle ligne la partie de l'ordre de bataille capable de manœuvrer de façon autonome. Bien que, selon les conditions de position de la deuxième ligne derrière et à proximité de la première ligne, la deuxième ligne n'ait pas encore entièrement le caractère d'une réserve générale, disposée complètement indépendamment des troupes de première ligne, le passage de la phalange à un déploiement en plusieurs lignes représentait néanmoins une évolution, couvrant une grande partie du chemin vers la création d'un ordre de bataille avec une réserve générale indépendante.

Si les interstices entre les *manipules* romains nécessitaient une discipline stricte et la confiance envers l'autorité des commandants, absente dans la phalange grecque, alors la formation linéaire imposait encore des exigences plus élevées à la psychologie du soldat.

Dans la formation initiale, les *hastati* étaient tombés sous l'assaut, subissant presque la pression physique des principes qui les suivaient de quelques pas en arrière. Désormais, pour assurer aux lignes de principes une certaine liberté de manœuvre, il fallait les conduire à 200-300 pas de distance des *hastati*. Les *hastati* devaient s'engager dans un combat proche au corps à corps sans sentir un soutien immédiat derrière eux. L'assaut ne pouvait faiblir que grâce à une conscience accrue des soldats, car les étapes de cette évolution situées à quelques centaines de pas ne pouvaient être déterminées qu'avec difficulté et non entièrement avec précision. Les lois sur la milice restaient anciennes, mais l'afflux de volontaires, avides de gloire et de butin, changea la composition de l'armée romaine, et la pratique de la vie militaire prit progressivement une nouvelle orientation. On attribue généralement l'introduction des cohortes et la division tactique du légion à l'époque de Marius, lorsque l'armée romaine se révéla à nouveau incapable face à l'invasion des Teutons et des Cimbres (105-101 av. J.-C.). Cependant, apparemment, Marius n'eut à faire que de souligner dans la loi une pratique déjà établie depuis environ 100 ans dans l'armée romaine. Les cohortes, en tant que division administrative, existaient déjà sous Scipion l'Africain. Le prolétaire, qui devint officiellement l'élément principal du recrutement sous Marius en remplacement de l'ancien milicien propriétaire, s'était déjà infiltré massivement dans l'armée lors de la deuxième guerre punique. Les unités à l'arrière seraient alors conduites au bon endroit par des commandants expérimentés et respectés. Une telle conscience et confiance envers l'autorité du commandant n'existait pas encore dans la milice romaine, mais elle se manifesta visiblement dans l'armée de Scipion l'Africain.

Cette évolution tactique de la légion romaine n'aurait été possible qu'au prix de la perte de nombreuses qualités essentielles de la milice républicaine. Le milicien romain, restant en service pendant des dizaines d'années, se transformait en soldat professionnel, perdait ses sentiments civiques, son respect pour la loi et tendait vers le gain ; des plaintes ont commencé à arriver de la part des civils qu'il abusait, même dans sa propre patrie. Et à mesure que l'autorité de la loi s'affaiblissait, le soldat romain voyait naître une autre autorité — celle de son chef, qu'il proclama empereur 150 ans plus tard. Déjà à propos de Scipion l'Africain, au Sénat romain, Fabius Cunctator prononça des paroles prophétiques : « il maintient la discipline dans l'armée à la manière d'un monarque ».

Le Sénat romain aurait dû soit rester aux anciennes formes de commandement et de formation des forces armées, et dans ce cas renoncer à la victoire définitive sur Carthage et à la conquête du monde entier, soit sacrifier les garanties constitutionnelles à l'idée de victoire et organiser les forces armées en se guidant exclusivement par les exigences militaires. Le Sénat romain choisit la deuxième voie. Il vit qu'il était impensable d'opposer à Hannibal deux bourgmestres, de bons républicains mais des enfants dans l'art militaire. Alors Rome commença à élire aux postes de consuls, sans se soucier des intervalles exigés par la constitution, les mêmes personnes bien connues pour leur prudence et leurs connaissances militaires. Ensuite, Rome poussa plus loin et accorda aux chefs militaires, trop jeunes et ne remplissant pas les conditions politiques pour être élus consuls, les pleins pouvoirs consulaires. Lorsque Scipion débarqua en Afrique avec l'armée romaine, ses pleins pouvoirs consulaires furent confirmés non pas pour un an, mais aussi longtemps que la situation militaire l'exprimerait—indéfiniment. Cette politique permit à Rome de vaincre Carthage et dans la génération suivante de conquérir la Macédoine et la Syrie et, ainsi, de créer l'ossature d'un État mondial, mais environ cent cinquante ans plus tard, conduisit à l'Empire.

La bataille de Zama. Scipion, avec une armée déjà formée dans l'esprit de la tactique linéaire, qui avait remporté des succès sur la péninsule Ibérique, se concentra en Sicile, renforça encore par des exercices et des manœuvres la préparation au combat de ses troupes,

et débarqua en 205 av. J.-C. sur le rivage africain près de Carthage. Scipion n'était pas en mesure de leurrer Carthage, mais il parvint à intervenir dans les affaires numides, à capturer un chef qui était un soutien de l'influence carthaginoise, et à créer un avantage pour son adversaire Massinissa, qui accepta d'aider Rome.

À l'automne de 203 av. J.-C., Hannibal, avec les restes de son armée, fut rappelé d'Italie pour défendre Carthage. Hannibal arriva en Afrique avec un bon noyau d'infanterie, mais presque sans cavalerie. Tout d'abord, il entreprit la réorganisation de son armée, ce qui prit jusqu'à neuf mois. L'armée se formait afin d'éviter l'ingérence des autorités civiles, non pas à Carthage même, mais dans la petite ville côtière de Hadrumète, à 150 verstes au sud.

À l'été de 202 av. J.-C., Hannibal a lancé une opération contre les Romains. Ces derniers ne disposaient pas encore d'un seul port et étaient basés sur la péninsule d'Utique. Massinissa, avec les 10 000 guerriers promis, ne s'était pas encore joint à l'armée de Scipion, qui disposait sur le terrain d'environ 25 000 combattants pour les opérations.

L'armée romaine se trouvait dans la vallée de la rivière Bagradas lorsque Scipion fut informé qu'Hannibal, avec 35 000 hommes, se dirigeait vers l'écart entre lui et la région à l'ouest d'où l'on attendait les Numides. Un commandant ordinaire à la place de Scipion se serait retiré vers la péninsule d'Utique, où se trouvait une base fortifiée, aurait été bloqué par Hannibal, aurait perdu le contact et l'influence sur les Numides. Mais Scipion prit le risque, laissa ses messages par mer, marcha rapidement en manœuvre de flanc vers l'ouest pour rejoindre Massinissa et, recevant de lui un renfort de 6 000 cavaliers et 4 000 fantassins, se dirigea à la rencontre d'Hannibal. Le choc eut lieu près de Naragar, mais dans l'histoire, la bataille est restée connue sous le nom de bataille de Zama.

Cette bataille entre deux armées de 35 000 hommes constitue un exemple très intéressant de la première application de la tactique linéaire à la réalité.

Hannibal n'avait pas encore réussi à créer une cavalerie, dans laquelle les Romains surpassaient les Carthaginois par trois. L'infanterie était à forces égales, avec un avantage pour Carthage. De plus, Hannibal disposait de plusieurs dizaines d'éléphants.

Si Hannibal cherchait à réussir dans la bataille de Cannae, il aurait concentré la cavalerie sur un aile et y aurait placé tous les éléphants de combat, ceux qui réussissaient le mieux ils agissent contre la cavalerie. Mais Hannibal a élaboré un autre plan de bataille. Il a réparti sa cavalerie également sur les ailes et lui a donné l'ordre — sans entrer dans un combat rapproché, de fuir devant la cavalerie romaine et numide et de les entraîner dans une poursuite loin du champ de bataille. Les éléphants avec des troupes légèrement armées camouflaient l'ordre de bataille de l'infanterie et donnaient à Hannibal le temps de gagner — de ne pas engager l'infanterie dans un combat sérieux tant qu'il n'était pas clair si la ruse contre la cavalerie ennemie avait réussi.

L'infanterie était disposée en deux lignes : la première — la milice carthaginoise, la deuxième ligne — de vieux vétérans revenus d'Italie, sous le commandement personnel d'Hannibal, à 300 pas derrière. Si la cavalerie romaine n'avait pas été détournée du champ de bataille, les deux lignes, protégées par des éléphants, auraient pu se replier sans être entraînées dans un combat décisif, vers le camp fortifié.

La ruse d'Hannibal a réussi. La cavalerie romaine, en poursuivant celle de Carthage, a disparu du champ de bataille. Alors Hannibal a engagé un combat décisif d'infanterie ; une violente mêlée a été commencée par la première ligne, tandis que la deuxième ligne, se divisant en deux parties, est sortie des flancs de la première pour une manœuvre décisive d'encercllement de l'infanterie romaine. Mais Scipion, ayant lui aussi une deuxième ligne, a répondu à cette manœuvre par une contre-manœuvre appropriée — des parties de la deuxième ligne romaine sont sorties des flancs de la première et sont entrées en combat avec les forces désignées par Hannibal pour l'encercllement. Le combat a conservé le caractère d'un affrontement frontal sur un front élargi. Un certain avantage a été obtenu par l'infanterie carthaginoise, qui se battait avec désespoir, mais le combat s'est prolongé, des unités de la

cavalerie romaine ont commencé à revenir sur le champ de bataille, et les Carthaginois ont dû se retirer dans des conditions très difficiles. Le maître — Hannibal — a trouvé en Scipion un élève digne de lui.

La guerre, qui reposait uniquement sur l'invincibilité de Hannibal, prit fin en un temps très court avec sa défaite. La conséquence principale de la bataille de Zama fut la perte par Carthage de la foi en la possibilité de lutter avec succès contre Rome, pour un avenir autonome. Scipion n'exagérait pas l'importance de sa victoire, ne cherchait pas de lauriers supplémentaires, sachant combien Rome était épuisée par la guerre, et conclut la paix avec le vaincu Carthage selon des conditions réfléchies.